

---

Martyn Allen, Lisa Lodwick, Tom Brindle, Michael Fulford et Alexander Smith - *New visions of the countryside of Roman Britain, vol. 2 - The rural economy of Roman Britain*

Britannia Monograph Ser. 30, Soc. for the Prom. of Roman Studies, Londres, 2017, XIX-436 p. (résumés anglais, français et allemand, p. XVII-XIX)

Alain Ferdière

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/racf/3033>  
ISSN : 1951-6207

**Éditeur**

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

**Référence électronique**

Alain Ferdière, « Martyn Allen, Lisa Lodwick, Tom Brindle, Michael Fulford et Alexander Smith - *New visions of the countryside of Roman Britain, vol. 2 - The rural economy of Roman Britain* », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 57 | 2018, mis en ligne le 18 décembre 2018, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/racf/3033>

---



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

---

Martyn Allen, Lisa Lodwick, Tom Brindle, Michael Fulford et Alexander Smith - *New visions of the countryside of Roman Britain*, vol. 2 - *The rural economy of Roman Britain*, Britannia Monograph Ser. 30, Soc. for the Prom. of Roman Studies, Londres, 2017, XIX-436 p. (résumés anglais, français et allemand, p. XVII-XIX).

---

Comme annoncé dans le vol. 1<sup>1</sup>, le second volume de la série britannique “*New visions of the countryside of Roman Britain*” est paru fin 2017. Après l’analyse de l’occupation du sol et des formes de l’habitat et établissements agropastoraux en *Britannia* romaine, voici donc les études correspondantes pour les productions et l’économie rurale, à partir de la vaste enquête précédemment menée et bases de données y afférant.

Le volume comporte, après les remerciements et des résumés trilingues<sup>2</sup>, huit chapitres – introduction et conclusion incluses – de tailles variées :

– Chap. 1 : *Introduction*, par M. Fulford, M. Allen, L. Lodwick et T. Brindle (p. 1-10)

– Chap. 2 : *Arable farming, plant foods and resources*, par L. Lodwick (p. 11-84)

– Chap. 3 : *Pastoral farming*, par M. Allen (p. 85-141)

– Chap. 4 : *Agricultural strategies in Roman Britain*, par M. Allen et L. Lodwick (p. 142-177)

– Chap. 5 : *Rural crafts and industry*, par A. Smith (p. 178-236)

– Chap. 6 : *Coins and markets in the countryside*, par T. Brindle (p. 237-280)

– Chap. 7 : *Movement of resources*, par M. Fulford, T. Brindle, P. Bidwell, J. Timby, St. Rippon et J.R.L. Allen (p. 281-357)

– Chap. 8 : *Conclusions*, par M. Fulford (p. 258-363).

S’y ajoutent une Annexe (*Appendix*) de 8 pages récapitulant les nombreuses analyses archéobotaniques de semences carbonisées consultées (L. Lodwick), une importante bibliographie (p. 372-417) et un utile *Index* des noms propres et communs (N. Crummy).

L’ensemble des illustrations (très généralement en couleur) est quasi exclusivement composé de cartes et de graphes, qui donne au volume un aspect austère mais correspondant bien à la volonté de synthèse affichée pour ce

volume. On peut regretter peut-être que les cartes soient parfois à des échelles extrêmement réduites, rendant leur lecture malaisée (par ex., Fig. 2.1).

Pour présenter un rapide résumé de cet ouvrage, on peut dire que ce sont donc les différents aspects de l’économie rurale qui sont examinés en détail et quantitativement évalués, en s’appuyant notamment, pour les productions strictement agropastorales, sur un grand nombre d’études bio-archéologiques concernant tant la faune (archéozoologie) que la flore (surtout carpologie). Les questions concernant les productions sont analysées, mais aussi, en aval, les conditions de la diffusion des produits pour l’approvisionnement des villes et agglomérations ainsi que de l’armée, avec les réseaux y afférant. Et les productions artisanales issues des campagnes, pour les objets manufacturés sont donc aussi examinées.

Durant la période romaine, dans certaines régions centrales de la Grande-Bretagne romaine, on observe une intensification de la production céréalière et des innovations techniques (dont le moulin). L’agriculture est alors plus planifiée, avec le développement de la culture de l’épeautre et de l’élevage bovin, sans doute sous impulsion de l’état romain. Et de même s’intensifient les activités artisanales, pour le métal (fer, surtout), les matériaux de construction, la céramique, le textile et le sel. L’économie se diversifie, au moins dans certaines régions. Et l’on observe une augmentation de l’usage de la monnaie (notamment dans le centre et le sud), stimulé par développement du réseau de communications ; mais la monétisation des campagnes restera sans doute incomplète. Les exportations se font alors vers le Nord et outre-Manche, dès le III<sup>e</sup> s. Mais on constate une certaine stagnation de la Bretagne romaine, avec une population rurale en déclin et un faible développement urbain, l’ensemble devenant non viable après l’effondrement du V<sup>e</sup> s.

Analysons maintenant le contenu dans son détail : comme il se doit, l’introduction, assez courte (10 pages) précise les objectifs visés par ce recueil, en exposant les méthodes mises en œuvre et en détaillant les données disponibles dans les différents domaines qui seront ensuite examinés. Les questions d’effets de source éventuellement dus à des différences de documentation sont à juste titre posées. Les différentes bases de données mises en œuvre dans cette entreprise sont présentées, avec un développement tout particulier pour celle concernant d’une part les restes fauniques, documentant l’élevage et surtout les ressources alimentaires carnées, d’autre part les différents artefacts pris en compte pour la “ culture matérielle ” (dont la monnaie).

Aux chapitres suivants, pour les plantes cultivées et les bêtes d’élevage, les cartes (cf. par ex. *infra*, pour les études de faune ou carpologiques) montreront qu’en fait la distribution des études est parfois inégale – sans doute le seraient-elles plus encore pour les Gaules –, ce qui fausse en partie les conclusions possibles. Pour

---

1. Voir mon CR : Smith A., Allen M., Brindle T. et Fulford M. - *The rural settlement of Roman Britain*, ser. “New visions of the countryside of Roman Britain”, vol. 1, Britannia Monograph Ser. 29, Soc. for the Prom. of Roman Studies, Londres, 2016, 469 p. (résumés anglais, français et allemand, p. xxiii-xxv) = Compte rendu par A. Ferdière, in : Blog AGER, en ligne, publié le 1<sup>er</sup> février 2018 : [ager.hypotheses.org/](http://ager.hypotheses.org/)

2. Le résumé français est très mal traduit, de manière littérale et dans une langue souvent à la limite du compréhensible, et ne pourra malheureusement être utile aux chercheurs ne pratiquant pas la langue anglaise.

ces deux domaines (archéobotanique et archéozoologie) ont ici été définies des fenêtres d'enquête, qui permettent dans une certaine mesure de pallier cette distorsion.

– Le premier chapitre de fond est particulièrement développé (chap. 2, 74 pages) car il concerne un domaine généralement bien documenté et est l'occasion de détailler, nécessairement, les techniques mises en œuvre, du labour au stockage. Les différents traceurs (*key indicators*) de l'agriculture labourée (*arable farming*) sont d'abord indiqués, au nombre de cinq : outillage, séchoirs à grain, systèmes parcellaires, occurrences d'orge et d'épeautre. Puis est abordée la mise en œuvre des données carpologiques, à travers une série de fenêtres d'étude (Fig. 2.2) qui montre – on l'a dit – un certain déséquilibre documentaire : sur un total de 1393 études, près de la moitié (638) concerne la seule région dite de la Ceinture centrale (*Central Belt*), avec quelques fenêtres d'études de cas dans le Sud, le Sud-Ouest et le Nord-Est ; mais quatre sur huit régions sont sans fenêtre, même si documentées par quelques études (Nord, Centre-Ouest, Pays de Galles et Est) (cf. tableau 2.1). Dans toutes les régions, orge – nue ou vêtue, selon les secteurs géographiques – et épeautre dominent toujours assez nettement les autres céréales alors attestées et ce pour tous les types de sites ; et l'avoine cultivée n'est massivement présente que dans la fenêtre de la *West Anglian Plain* Nord (Est de la région centrale). Puis sont présentées plus en détail, pour les céréales, les études de cas par fenêtres, révélant de suggestives différences. Et c'est ensuite, plus rapidement, le tour des légumineuses (*pulse crops*).

Ce n'est qu'ensuite que sont traitées les questions concernant le travail de préparation de la terre, en amont, ainsi que la moisson, en aval. Pour la préparation du sol sont judicieusement mises en œuvre les données archéobotaniques concernant les plantes sauvages messicoles (adventices), de même que pour la fumure, avec en outre l'exemple d'étude sur la répartition des tessons de poteries en surface sur les terres cultivées aux périodes anciennes. C'est alors le tour des labours, avec les instruments aratoires (cf. discussion entre araire et charrue par T. Brindle, p. 42), les traces de labour dans le sol et de nouveau les adventices caractéristiques. Il est à noter que des araires lourds à soc voire coutre en fer massifs, apparaissent – assez timidement – à la période tardive, tendant peut-être vers un instrument aratoire proche de la charrue à versoir. On arrive enfin à la moisson, après une rapide présentation du semis<sup>3</sup>, et à la suite le battage : je m'étonne un peu de voir non moins de 22 sites qui présenteraient des structures interprétées comme des aires de battage, alors qu'on éprouve beaucoup de difficulté à les reconnaître en Gaule ; et il est à noter à ce titre que l'aquarelle de p. 4 de couverture représente le battage au fléau articulé qui à ma connaissance n'est nullement attesté dans l'Antiquité. Les régions étudiées sont

ici comparées dans le détail de leurs données concernant ces points.

Puis apparaissent, pour les traitements après récolte, les fameux séchoirs à grain, que l'archéologie britannique a été la première à identifier pour la période romaine avant que ceci n'atteigne la France : ces structures caractéristiques sont attestées en de nombreux exemplaires à travers les régions examinées ici. S'y ajoutent les fours de maltage pour la brasserie, également assez bien représentés. Pour le stockage, on note d'abord quelques silos (*storage pits*)<sup>4</sup>, cependant très peu nombreux à l'époque romaine (et ne dépassant pas le 1<sup>er</sup> s. de n. è.). Les greniers à plateforme surélevés sur quatre poteaux sont également présents alors, comme à l'âge du Fer. Surtout, on voit apparaître, comme en Gaule, de grands greniers maçonnés, dont de plan basilical (*aisled buildings*), retenu comme tels, comme je l'ai proposé pour la Gaule. Les stocks de grains conservés, en général par incendie, sont examinés, avec leurs parasites. Puis c'est le tour de la meunerie, avec les meules rotatives qui – à la différence de la Gaule – ne se développent ici qu'avec la période romaine.

Sont ensuite présentées les données concernant l'horticulture, la viticulture, le fourrage et le miel. Cette dernière production aurait sans doute mieux eu sa place avec l'élevage ; elle n'est attestée que par l'identification de rares abeilles dans des études archéo-entomologiques. La viticulture (cf. carte Fig. 2.51) est assez bien attestée aujourd'hui jusqu'assez au nord, mais surtout dans le centre et le sud-est, notamment par la découverte de tranchées de plantation (peu discutées quant à leur interprétation) et des restes de grains de raisin.

En conclusion, le marché des céréales est examiné, avec la question de l'approvisionnement militaire.

– En revanche, le chapitre suivant (chap. 3, 57 pages), consacré aux données concernant l'élevage, est un peu plus court, malgré une importante série d'études archéozoologiques, qui malheureusement informe directement, comme d'habitude, bien plus sur la consommation alimentaire carnée que sur l'élevage lui-même. La cartographie du corpus d'études archéozoologiques mises en œuvre (Fig. 3.1) est très importante mais présente à peu près les mêmes lacunes que pour l'archéobotanique, *supra* (carences surtout pour tout l'ouest). Ici aussi, des fenêtres d'études de cas sont étudiées plus en détail : pour les trois régions du Centre-Sud, estuaire de la Tamise/bassin de Londres et Tamise amont/Cotswolds/estuaire de la Severn, la triade bœuf-mouton/chèvre-porc est diversement représentée d'une *villa* à l'autre, avec soit le bœuf, soit les capridés dominant (en NISP), mais jamais le porc.

La pratique de l'élevage *in situ* est déterminée notamment par la présence de néonataux, tant sur les *villae* que sur les fermes ou les sites routiers. Pour le bœuf surtout, des variations importantes de la stature au garrot

3. Elle aussi un peu maladroitement placé ici dans la chaîne opératoire de la céréaliculture.

4. Les quelques exemples d'époque romaine cités le sont sans examen critique de leur interprétation comme tels par les auteurs à l'origine.

montrent la concurrence entre diverses économies d'élevage et entre le petit bœuf traditionnel et les plus grandes bêtes obtenus sans doute par l'optimisation sur place des pratiques d'élevage. On met ainsi en évidence des stratégies diverses pour l'exploitation du bétail, avec notamment une importante production de bœuf, à destination des villes et de l'armée.

Cette espèce est en effet utilisée certes pour la viande mais aussi pour la traction dans beaucoup de travaux agricoles et pour les laitages (fromage), comme c'est le cas pour les brebis et chèvres. Et les pratiques de conservation de la viande et de boucherie sont examinées. Le cheval est présent de manière représentative, non seulement pour la monte et le trait (y compris par l'armée), mais pour sa viande, assez couramment consommée ici, en ville comme à la campagne. Et les volailles – surtout le Coq – sont également bien représentées.

La conclusion, encore une fois, évoque le rôle de la présence militaire, ainsi que la production lainière, qui sera quant à elle examinée plus tard.

– Au chapitre 4 (36 pages seulement), ce sont les stratégies agraires – *lato sensu* – qui sont étudiées. Le propos est donc ici de plus synthétique, montrant bien la complémentarité – voire l'indissociabilité – des activités agricoles *stricto sensu* et d'élevage, avec cependant des équilibres différents d'une région à l'autre, examinées ici l'une après l'autre ; ceci par la confrontation des données archéobotaniques et archéozoologiques. Ces stratégies sont justement mises en rapport avec les formes du paysage (parcellaires) comme avec celles de l'habitat lui-même. Les diversités régionales sont remarquables.

Ainsi est mis en lumière le développement de l'économie et de la production agropastorales dans cette province à la période romaine (du II<sup>e</sup> – et même avant – au début du V<sup>e</sup> s.), s'appuyant sur des innovations telles que les séchoirs à céréales et les moulins rotatifs. Il est cependant pour moi notable qu'aucun moulin hydraulique ou même à force animale ne soit ici mentionné (cf. *supra*), alors qu'ils sont de plus en plus nombreux à être identifiés à travers les Gaules : le développement technologique serait-il, plus généralement (cf. aussi instrument de labour, de moisson et fauche) moins important que dans le nord des Gaules et Germanies ? Je craindrais, en l'affirmant, de sombrer dans le chauvinisme gaulois ! Les moteurs de ce développement en *Britannia* sont clairement les questions économiques de marché et d'approvisionnement déjà évoquées et s'appuient donc essentiellement sur la production de céréales (orge/épeautre) et l'élevage (bovins/ovins). Ceci s'accompagne évidemment du développement des *villae* dans la province et ces régions les plus dynamiques.

– L'"artisanat rural et l'industrie" sont alors étudiées (chap. 5, 59 pages). Même si les termes anglais (*craft* et *industry*) ne recouvrent peut-être pas strictement les mêmes concepts que les mots français concernés, je persiste à considérer que l'emploi du terme d'industrie est

anachronique et ne doit être utilisé que bien plus tard, à la fin de la période moderne au mieux, avec la révolution industrielle. Il se situe ainsi dans une vision en quelque sorte "moderniste" de l'économie qui me paraît à éviter pour l'Antiquité et les provinces occidentales de l'Empire romain. Aussi aurais-je préféré celui d'"artisanat développé" ou "de masse" – ou encore de "manufacture" –, *i. e.* production d'objets manufacturés destinés au commerce, dans une économie certes de marché et d'échange à longue distance. Ici, la production la plus importante et la mieux documentée est sans conteste le fer, avec d'importants districts de production primaire (extraction et réduction) bien connus (voir carte Fig. 5.1), dont, dans le centre et le sud-ouest, le Weald, la Forêt de Dean et les Midlands orientales. Leur développement est surtout à l'époque romaine, avec une baisse sensible à la période tardive. Les sites associés à cette production sont essentiellement des fermes et sites routiers, mais la plupart sont isolés, comme il se doit, pour la phase primaire de la sidérurgie. Et il s'agit dès lors souvent, sur ces sites, d'activités sidérurgiques de phases secondaires (forges d'affinages et encore plus d'élaboration, voire d'entretien).

Le travail des autres métaux, bien que présent, apparaît plus anecdotique. De même sont présents des ateliers produisant des objets en pierre – et notamment les meules –, en jais, en verre. Mais c'est la production potière qui fait l'objet d'une plus forte attention, par son omniprésence (carte Fig. 5.12). Ici aussi, le développement de cette activité semble essentiellement dû à la conquête romaine, dès la période précoce mais encore plus à la période médiane, se poursuivant honorablement à la période tardive. Et ici aussi, la majorité des ateliers sont isolés en rase campagne ou bien situés dans les sites routiers, situation qui n'est pas sans rappeler celle gallo-romaine.

Les productions liées à la construction sont alors examinées : la pierre, la chaux et les terres cuites architecturales : pour ces dernières, les sites de production – au nombre de seulement 54 – sont de manière suggestive mis en relation avec la quantification de lots étudiés de tuiles romaines. Cette production se développe surtout au II<sup>e</sup> s. Quant à la production de sel, elle connaît ici un important développement et le "Gallo-Romain" que je suis s'étonne d'emblée du constat que les lieux de production ne font ici manifestement pas appel, loin de là, aux seules ressources marines et que ces ateliers, avec leur briquetage, sont bien représentés à l'intérieur des terres, notamment dans le Cheshire et Droitwich (à l'est du Pays de Galles).

Le travail des matières animales que sont l'os, le bois de cerf, la corne mais aussi le cuir, font ensuite l'objet d'un examen, assez rapide. Pour ce dernier matériau, le nombre de découverte de cuir conservé en milieu gorgé d'eau est ici impressionnant, en particulier pour les chaussures (Fig. 5.25). Et l'on aborde alors la production textile (fibre végétale, le lin, et surtout fibre ani-

male, la laine), pour quoi des données archéobotaniques et archéozoologiques sont de nouveau mobilisées, mais aussi la présence de l'outillage caractéristique, telles que les forces à tondre, les fusaïoles, les pesons de métier à tisser...

Enfin est traité ici le travail du bois, avec les questions de combustible et de gestion forestière. Ce combustible est notamment indispensable, en grande quantité, pour diverses productions artisanales, en particulier la céramique et la métallurgie. Pour la réduction du fer, il doit être sous forme de charbon de bois, dont la production en forêt est donc traitée : elle nécessite une gestion raisonnée de la ressource en bois et des forêts.

– Ce sont alors les questions économiques de marchés et de monnaie qui font l'objet du chapitre 6, relativement court (44 pages). Sans doute la monétisation des campagnes de la Bretagne romaine n'est-elle pas totale. À la période précoce, elle concerne au premier chef les *vici* militaire, mais, dès la 2<sup>e</sup> phase, cela s'inverse au profit de tous les autres types de sites considérés, tendance qui se maintient ensuite jusqu'au bout. Les poids, lingots et autres barres de fer (*currency bars*) sont associés à juste titre à l'examen de ces questions monétaires. Puis trois études de cas sont détaillées, l'ouest de la Ceinture centrale, l'Est et le Nord, ce dernier particulièrement concerné par la présence militaire. Il serait trop long d'examiner ici le détail de ces "fenêtres".

– Enfin, le dernier chapitre de synthèse, consacré à la circulation des biens et à l'approvisionnement (chap. 7, 74 pages) est opportunément le plus développé de tous. Sont tour à tour examinées plusieurs questions fondamentales. En premier lieu, la céramique importée, *i. e.* sigillée et amphores ; cependant, ces dernières, selon moi, auraient dû être considérées plutôt pour les produits qu'elles contiennent, qui font l'objet réel du commerce d'importation, que comme poterie en céramique, mais c'est là une confusion conceptuelle malheureusement assez courante. À titre d'exemple, la sigillée (carte Fig. 7.3) – comme on s'y attend – est présente sur la grande majorité des sites de *villae* ou fermes mais en fait non sur la totalité : lacune surtout dans l'ouest et le nord, culturellement sans doute moins "romanisée". Il en sera à peu près de même pour les amphores. Mais, en pourcentage (Fig. 7.2), sigillée et amphores sont considérablement mieux représentées dans les *vici* militaires que dans les autres types de sites pris en compte et suffisamment pourvus en ces artefacts.

Puis est spécifiquement étudiée la relation entre l'habitat rural et la présence de l'armée romaine dans le Nord, en termes l'approvisionnement extérieur (importation) et d'autosuffisance régionale, en mettant en œuvre d'abord la céramique et les amphores importées (y compris des régions plus méridionales de la Grande-Bretagne) : une étude qui m'a paru fort suggestive. Je note cependant au passage que cette prégnance du rôle de l'armée dans l'évolution socio-économique de la Bretagne romaine est en quelque sorte un *topos* assez "classique" dans l'histo-

riographie de la *Britannia*<sup>5</sup> : ce poids n'est-il pas, ainsi, un peu surévalué ?

Un assez long développement est alors consacré strictement à la vaisselle de table – importée ou non – dans la partie ouest de la Ceinture centrale (Gloucestershire et Bristol : J. Timby, p. 305-336), de manière me semble-t-il assez classique du point de vue céramologique, mais enrichissante par les informations qu'il apporte, pour une région où la production potière est importante : trois fenêtres d'études de cas sont détaillées, qui permettent des conclusions non sans intérêt sur les aspects culturels, la hiérarchisation des habitats, leur localisation par rapport aux voies, les évolutions dans le temps et les relations production-consommation. Cette approche céramologique (céramique commune ici) est ensuite répétée – un peu plus succinctement et avec une cartographie, c'est peut-être dommage, à des normes différentes – pour l'Est (St. Rippon), surtout du point de vue des interactions socio-économiques. Et enfin intervient – avant la conclusion du chapitre – une courte étude de cas pour un matériau lithique, avec les meules du Weald à Silchester et au-delà.

On insiste, en conclusion, sur les agents en œuvre pour la circulation des biens et tout particulièrement l'importance des animaux de trait pour les transports terrestres, avec ici sans doute un réseau fluvial drainant la province britannique de manière sans doute moins drainante que les Gaules et Germanies.

Ainsi, la conclusion (chap. 8, 5 pages) est très synthétique et condensée. Avec cette série de chapitres présentant au fur et à mesure leurs propres conclusions, c'est donc essentiellement un rappel des principaux acquis notés plus haut qui est opéré ici, insistant sur l'apport heuristique des très consistants corpus mis en œuvre, notamment dans les domaines de l'archéozoologie ou le la carpologie.

Quelle que soit la richesse – indiscutable – de la documentation mise en œuvre, qu'il me soit permis une petite critique : il me semble que, globalement, les données prises en compte, de tous ordres, dans les différentes bases de données sont peut-être insuffisamment filtrées. Certes, cela "fait masse", mais sans doute au prix d'une trop grande tolérance dans l'acceptation apparemment sans discussion des interprétations premières des données de terrain, à la source, par les responsables de ces fouilles et publications antérieures. Je prendrai, à l'appui, le cas de la distinction, pour le moins délicate, entre four de séchage et four de maltage (p. 55-66, cf. *supra*).

En définitive, la comparaison, notamment, avec les deux volumes Rurland (M. Reddé - *Gallia rustica* I et II, 2017 et 2019) pour la Gaule du Nord-Est, montre que cet ouvrage est plus un bilan analytique et factuel qu'une véritable synthèse, ce que n'est que même que partielle-

5. Voir par exemple mon CR de : D. Mattingly - *An Imperial Possession: Britain in the Roman Empire*, 2007, dans *Antiquity*, 79, 2008 : 515-517.

ment le dernier chapitre (7) : ceci peut paraître paradoxal dans un contexte de recherche archéologique et historique anglo-saxon qui nous a habitués, à l'inverse de la tradition germanique, à des synthèses parfois d'ailleurs trop rapides car justement non précédé des présentations puis analyses nécessaires de données. Ici, d'ailleurs, avec cette absence de mise en perspectives par rapport à d'autres provinces du monde romain occidental (dont les Gaules et les Germanies, les plus proches), la bibliographie apparaît très "britannique", avec des titres quasi exclusivement en anglais.

L'enquête aboutit en l'état, pour la *Britannia*, à deux volumes condensés (moins de 900 pages au total), où priment les graphes quantitatifs et les cartes de répartition thématiques, au détriment des développements conceptuels et notamment des comparaisons extérieures. C'est un parti pris certainement délibéré des auteurs, qui permettent ainsi de donner accès à ces données de manière assez aisée et fluide, ce dont on ne peut que se réjouir. Et surtout, en outre, le sommaire du volume 3 restant à paraître (fin 2018) et auquel j'ai pu avoir accès<sup>6</sup> – *Life and Death in the Countryside of Roman Britain* – montre clairement que les possibles lacunes relevées ici seront dès lors largement palliées.

Aussi doit-on saluer la sortie de ce second volume sur le monde rural de la Bretagne romaine, qui constituera certainement pour assez longtemps une référence incontournable pour qui veut comprendre le fonctionnement de l'économie agropastorale des provinces de l'Occident romain : il nous fait donc attendre avec impatience le troisième et dernier volume de cette série " *New vision of the countryside of Roman Britain* ", complétant un ensemble tout à fait considérable et précieux.

Alain Ferdière  
UMR 7324 CITERES-LAT, Tours

---

Philippe Boissinot - *Qu'est qu'un fait archéologique ?*  
Coll. " En temps et en lieux ", éd. EHESS, Paris, 2015,  
367 p., 20 Fig.

---

On doit se réjouir de voir paraître un tel essai de réflexion sur la nature de l'objet de l'archéologie, dans un paysage archéologique français qui accorde peu de place à ce genre méthodologique<sup>7</sup>. Il suscite, comme il est normal, un certain nombre d'observations et de commentaires de

6. Je remercie Michel Reddé de me l'avoir communiqué.

7. Comme l'observe d'ailleurs l'auteur lui-même dans sa conclusion. Il a lui-même déjà œuvré dans ce sens, comme on le verra dans la bibliographie finale : voir notamment, avec aussi un titre en forme d'interrogation, le recueil : Ph. Boissinot (dir.) - *L'archéologie comme discipline ? Le genre humain*, 50, Seuil, Paris, 2011, 332 p.

ma part, globalement positifs, avec les quelques réserves permettant d'ouvrir – je l'espère – au débat et à la discussion<sup>8</sup>...

La déclaration d'intention de l'ouvrage (p. 4 de couverture) constate que l'archéologie est devenue une " discipline *tendance* ", qui apparaît partout<sup>9</sup>, formulation où l'on perçoit une certaine ironie. L'auteur souhaite – par une approche épistémologique – remettre l'accent sur le contexte où se déroule la fouille, la seule question valable selon lui étant " que s'est-il vraiment passé ici, à tel ou tel moment précis du passé ? " : un point de vue que je partagerais volontiers.

L'essai est subdivisé en douze chapitres, classiquement encadrés par une introduction et une conclusion.

Chap. 1 - Une pratique savante sur les agrégats

Chap. 2 - L'extension du domaine de l'archéologie, vers l'actuel et la philosophie

Chap. 3 - Mise au jour : qu'est-ce qu'il y a ici ?

Chap. 4 - Exhumer fait preuve de l'existant

Chap. 5 - Embrayer vers ce qui s'est passé

Chap. 6 - Ni simple déblaiement, ni enquête policière

Chap. 7 - À la quête d'agents rationnels

Chap. 8 - Déplacements et contradictions. Acculturations et religions

Chap. 9 - Appréhender les collectifs

Chap. 10 - Archéologie dans l'espace

Chap. 11 - Les trois sources : traces, images et textes

Chap. 12 - Préhistoire, protohistoire et histoire

Procédons maintenant à une analyse détaillée au fil du texte. Dès l'Avant-propos, Ph. Boissinot se revendique d'une demi-douzaine d'auteurs-chercheurs contemporains, parmi lesquels le recours à A. Schnapp ou J.-P. Demoule peut paraître contradictoire avec l'invocation faite par ailleurs – de manière récurrente – de la primauté de l'activité de terrain et de la fouille<sup>10</sup>.

– Dans son Introduction (p. 11), l'auteur se défend d'avoir un discours " dans le vent " concernant l'archéologie, certes surtout hors d'Europe. Dont acte : on ne lui en tiendra pas grief, tant sont rares en France les réflexions épistémologiques et méthodologiques un peu approfondies sur la discipline, et même on l'en remerciera. Il est certainement bénéfique de s'interroger sur la nature de l'archéologie et de son objet, à l'heure où la pratique prévaut largement, sans état d'âme et souvent même sans réflexion. Mais ceci est au risque de séparer théorie et pratique, et l'affirmation, d'emblée, de l'auteur selon laquelle l'archéologie est le lieu d'intersection

8. NB : les références bibliographiques données parfois ici étant celles citées par l'auteur de l'ouvrage en question, je n'en fournirai pas les références bibliographiques développées, en renvoyant à sa propre bibliographie, *in fine*.

9. C'est souvent selon moi une manière " branchée " de dire " histoire ".

10. Quant aux " archéologues " cités, parmi les auteurs mentionnés en bibliographie, on a d'ailleurs en général l'impression que ce sont ici des gens qui dissertent sur l'archéologie plutôt qu'ils ne la pratiquent. Ce n'est pourtant pas le cas de l'auteur.